Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des

traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 17 (1913)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor: Rossat, Arthur

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-111524

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les «Fôles»,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois par Arthur Rossat (Bâle)

(Suite)

XVIII. l

ŏ by

ö-l
ōj

ē.

²-36)

 t y' tve tn fwă î puer an ke fze de djol, î metie ke lexe son-an möri d' fe de si ta li.

ĕ rvəñē d' lĕ fwār d' pērētrű. (sĕsĭ s'ā ĕn fēl vrē: mĕ mĩmĩ, kə m' l'ĕ rĕkõtē, ãn-ētē xűr.) mẽ ĕ n'ĕvē rã vãdű.

ĕ vñĕ sə rpōzē dẽ lö ptxu d' lĕ mōxnīər, lĕvu ã dyē k' lē djnātx ĕvĩ yŏt sĕbĕ ĕ yĭ fzĩ yō bonãa.

ĕ pṻ́ərē ĕ pœ̈́ ĕ s' lặmãtē.

- vwāli to dī ko k'e yi vñe ī veye ān k' yi dyē:
- bot în- oje de te djol! to l' vœ bi vadr.
- ĭ n'ãn-ĕ p' ĕ pœ ĭ n'ã sĕrō ĕtrĕpē!

— ĕtã ĩ pō!

l' vēyə ãn xōtrë: ĩ bē byỗ-l-ōjë ĕbŏrdĕ; ĕ l'ĕtrĕp ĕ pœ l' bŏtĕ dẽ lĕ djōl dĭ pŭər mălĕyərŭ, ã yĭ dyē:

— tχẽ t' ĕrĕ fāt d' ātχə, t' n'ĕrĕ rã k'ĕ dīr: « ōjē byös³³, fē tö sĕrvĭs!» L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois un pauvre homme qui faisait des cages, un métier qui laissait son homme mourir de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porrentruy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma grand'mère, qui me l'a racontée, en était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou de la Môchnire, là où on disait que les sorcières avaient leur sabbat et y faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

- 2. Voici tout d'un coup qu'il y vint un vieil homme qui lui dit:
- Mets un oiseau dans ta cage!
 Tu le veux bien vendre.
- Je n'en ai pas et puis je n'en saurais attraper!
 - -- Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel oiseau bleu aborda; il l'attrape et puis le mit dans la cage du pauvre malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras rien qu'à dire:

²³⁶⁾ Cet l épenthétique s'explique par l'analogie avec $\tilde{\imath}$ $b\bar{\varrho}l$ - $\varrho\bar{\jmath}\bar{\varrho}=un$ bel oiseau, d'où le patois a formé: $\tilde{\imath}$ gro-l- $\varrho\bar{\jmath}\bar{\varrho}$ (litt. un gros-l-oiseau), $\tilde{\imath}$ $pt\bar{\varrho}$ -l- $\bar{\varrho}j\bar{\varrho}$, $\tilde{\imath}$ $by\bar{\varrho}$ -l- $\bar{\varrho}j\bar{\varrho}$, etc. — 237) Près de Miécourt, il y a le $b\bar{\varrho}$ d' $l\bar{\varrho}$ $m\bar{\varrho}$ txn $\bar{\imath}$ r = le bois de la Môchenire. — 238) Cette forme $\bar{\varrho}j\bar{\varrho}$ by $\bar{\varrho}$ est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. Jean de l'Ours N° VII, 14).

mẽ txẽ ĕ t'ĕrĕ sĕrvĭ tŏ sŏ k' tə vōrĕ, tə n'rēbyərĕ djmē d' yĭ dīr: «sĕt ĕspõtī²³⁹) ĭ t' rmĕxīe!»

 tŏt-ĕxtō, lŏ pūər ãn k' ĕvē fē, dyĕ: « byö-l-ōjē, fē tŏ sĕrvĭs!»

xtō dĭ, xtō ĕn tāl txĕrdjīə fœ dvē lū. txẽ ĕl œ mēdjīə l' bŭlĭ, ĕ dyĕ: « mĕrsĭ, sēt-ĕspōtī!» ĕprĕ lŏ rötĭ: « ō! mĕrsĭ bĩ, sēt-ĕspōtī!» ĕprĕ lŏ dĕsēr: « ō! mĭl kō mĕrsĭ, sēt-ĕspōtī!»

4. ĕprĕ d'sŏlĭ nŏtr ãn s' bŏtĕ ã rŭt pŏ lĕ fwār də dlēmõ.

txẽ č fœ črīvē č bŏrñō, č trŏvč tŏ lə vlēdjə sã dō dxŭ²⁴⁰): lē djã rìtī, vētĭ ã dū́əmwãn; s'ētē čn rǔd čfēr!

ĕ dmēdĕ sə s'ētē krĕbī ²⁴¹) lē
bnīəsõ ²⁴²). ĕn fãn yĭ rēpõjĕ s'ĕ n'
sĕvē p' k' s'ētē lĕ fēt d' lĕ fĕyə də
mĕ: ²⁴³) lĕ pǚ bĕl dē fĕyə vlē ētr

« Oiseau bleu, fais ton service! » Mais quand il t'aura servi tout ce que tu voudras, tu n'oublieras jamais de lui dire: « Saint - Espontin, je te remercie! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme qui avait faim, dit: « Oiseau bleu, fais ton service! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée fut devant lui. Quand il eut mangé le bouilli, il dit: « Merci, Saint-Espontin! » Après le rôti: « Oh! merci bien, Saint-Espontin! » Après le dessert: « Oh! mille (coups) fois merci, Saint-Espontin! »

4. Après (de) cela, notre homme se mit en route pour la foire de Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon, il trouva tout le village sens dessusdessous: les gens couraient, vêtus en dimanche; c'était une rude affaire!

Il demanda si c'était peut-être la fête patronale. Une femme lui répondit s'il ne savait pas que c'était la fête de la Fille de Mai: la plus

²³⁹) On chercherait en vain ce saint Espontin dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — 240) Littéralement: sens dessous dessus. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré: sens (sã) dessus dessous ou c'en (s'ã); le mot sans = sẽ. - 241) Le mot $kr\bar{e}b\tilde{i}$, litt.: je crois bien, s'emploie dans le sens de peut-être (Cf. Arch. VII p. 10, Nº 38). — 24.) Les bnīzsõ sont la fête de dédicace, ou bien la fête patronale; comme la bénichon fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment gâteaux de bnīssõ ou gâteaux de St-Martin. — 243) On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des fêtes de mai, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le pitxz-me (Arch. III, p. 275 sq. — Cf. C. Bauquier. Mois Fche-Comté, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de M. W. Robert: Arch. I p. 229, et F. Chabloz: La Fête de Mai, Arch. II p. 14. - Relativement à la Fille de Mai de Bourrignon, il a paru Arch. II, p 99 sq. un article de M. A. Daucourt, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ã byã ĕ pœ prŏmnē ã pwĕxĕsyõ²⁴⁴) pĕ lŏ vlēdjə; mẽ ĕ n' trŏvĩ pīə p' ĩnĕyõ k' yĭ ălœx; s'ā pŏ sŏlĭ k' lē fãn rĭtĩ tã.

 nŏtr ãn s' muzë: «l'ōjē pŏrē yō fēr servis.»

ĕxtō ĕ dyĕ: « ōjē byō, fē tō sĕrvĭs!» ĕ vwälĭ k' lĕ fĕyə də mĕ fœ pü bĕl k'ĕn rēn. djmē ã n'ãnĕvē ãkŏ vü ĕn xə bī vētĭ dā lē pīə ã lĕ tēt.

tt
t
j
ē
d
j
ā
l
ë
j
š
i
j
a
j
j
a
j
j
a
j
j
a
j
j
a
j
j
j
a
j
j
j
a
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
j
<p

6. mẽ ĕ s' trõpĕ də txmĩ: ā yta d'ĕrĭvē ĕ dlēmõ, ĕl-ĕrĭvĕ ĕ fărăt²45).

tǒ drwă l' djűən kốt d' fărăt prəñē fān xi djōli. mẽ sĕ djűən făn n' trǒvē p' ĕ s'vēti: txẽ ĕl-ĕvē ī kwĕtxlă, ĕl n'ĕvē p' d'ēyő; txẽ ĕl-ĕvē sē txās, s'ētē số bǔră k' mākē! s'ētē ĕn rǔd ĕfēr pĕ sǐ txētē.

7. nětr an s' můzě: « ēd yē! ptě byő-l-ējē, fē to sěrvis!»

ĕxtō tŏ ălĕ bĩ.

mẽ lẽ djữan fyếsĩa fœ bĩ pữ bẽl k' la djữan kốt k' ẹtệ kmã ĩ sūyố \bar{a} lõ d'lẹa 246).

l'by $\sqrt[6]{-1}$ - $\overline{0}$ j $\overline{0}$ d \underline{e} x \underline{e} f \overline{e} r \underline{e} x $\overline{0}$ s $\overline{0}$ s \underline{e} rvis p $\overline{0}$ l $\overline{0}$ k $\overline{0}$ t, k' f \overline{e} v $\overline{0}$ ti x $\overline{0}$ l' k $\overline{0}$ 247) $\overline{0}$ v $\overline{0}$ $\overline{0}$ $\overline{0}$ d $\overline{0}$ t $\overline{0}$ l.

belle des filles voulait être vêtue en blanc et promenée en procession par le village; mais ils ne trouvaient (seulement) pas un vêtement qui lui allât; c'est pour cela que les femmes couraient tant.

5. Notre homme (se) pensa: «L'oiseau pourrait leur faire service.»

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais ton service! » Et voici que la fille de mai fut plus belle qu'une reine. Jamais on n'en avait encore vu une si bien vêtue (depuis les) des pieds à la tête.

Tous les gens le remercièrent et puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin: au lieu d'arriver à Delémont, il arriva à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de Ferrette prenait femme si joli[e]. Mais sa jeune femme ne trouvait pas à s'habiller: quand elle avait un corselet, elle n'avait pas de vêtements; quand elle avait ses bas, c'était son justaucorps qui manquait! C'était une rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: «Aideleur! Petit oiseau bleu, fais ton service!» Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien plus belle que le jeune comte qui était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son service pour le comte, qui fut vêtu sur le coup en velours et en dentelles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex., les jeunes filles de Bonfol, de Damphreux, etc. « chantant leur hymne à Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà par Quiquerez, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure fumisterie.

²⁴⁴) Le vâdais dit: $p\check{q}rs\check{q}sy\~{o}$, l'ajoulot: $pw\check{q}x\check{q}sy\~{o} = procession$. — ²⁴⁵) Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura; on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — ²⁴⁶) J'ai déjà relevé cette expression: au long de = à côté de. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — ²⁴⁷) Remarquez l'expression $x\check{u}$ l' $k\bar{o}$ = sur le coup, sur le champ.

ěl evitěn a le nas notr ojli v po lo rměxye d' se bo servis.

8. ĕprĕ lŏ dēnē ĕ s'ã vlē ălē, txē lŏ kõt l'ĕrātĕ ĕ pœ yĭ dmēdĕ ĕ ĕtxtē sõn-ōjē. mẽ ĕ n' vlĕ p' lə vãdr.

lថ kốt yǐ öfre to se bĩ e to se su. e s' bote e muze, e pœ e yǐ dye:

 i vwărē; y vĕrē vŏ bĕyīa mĕ rĕpõs ătr djö ĕ nö.

notr ojlīs fo mālī; el atre de lo bo:

« ōjē byo, fē to servis! »

vwālī k'ĕl œ to kotā ınātr byol-ojē. ĕ botĕ l'ojē adjenātxi de so swē ²⁴9), ĕ pœ lo no de le djol, ĕ pœ s'ān-alĕ vā lo kot yi dīr k'ĕl ētē bī d'ĕkūə, mē k'ĕ yi dvē ako bĕyīə sĕ fan ĕvo.

- 9. tặ pərmīə 250) lặ kốt nə vlē p'; mẽ ĕ s' mūzĕ:
- xtō k' t' ĕrĕ l'ōjē pŏ twă, tə lĕ vœ rpār!
- l
ŏ kốt ẽ f

ố xə tx
ĕgrĩn

 k'

 m

 r

 dẽ lẽ nỡ.

ĕ rvəñĕn lē dǔ pŏ ăbĭtē lŏ txētē; ĕl œn brāmã d' lĕ fūətxūn ĕ fœn bīnĕyəru.

vwālĭ l'ĭxtwār di byo-l-oje, k'ãnepəl exbî l'ixtwār də l'ãn k'eve vãdũ se făn po în-oje. Ils invitèrent à la noce notre oiselier pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait aller, quand le comte l'arrêta et (puis) lui demanda à acheter son oiseau. Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens et tous ses sous. Il se mit à réfléchir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra dans le bois:

«Oiseau bleu, fais ton service!»

Voici qu'il eut tout de suite un autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (ensorcelé) magique dans son sein et puis le nouveau dans la cage, et puis s'en alla vers le comte pour lui dire qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui devait encore donner sa femme avec.

- 9. Tout d'abord le comte ne voulait pas; mais il (se) pensa:
- Sitôt que tu auras l'oiseau pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: «Oiseau bleu, fais ton service!» Mais la femme s'en alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habiter le château; ils eurent beaucoup de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu, qu'on appelle aussi l'histoire de l'homme qui avait vendu sa femme pour un oiseau.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Paris de l'ojseler, celui qui a, qui possède un oiseau; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = celui qui va à la chasse aux oiseaux, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'ōjəlōə. — 249) C'est le mot dérivé régulièrement de $sinu = sw\tilde{e}$; mais bien qu'il soit donné dans Guélat et Biétry, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: bĕyōə l'swē ãn-ĩn-ăfē = donner le sein à un enfant, mais bien : bĕyōə lĕ txĭtxə, bĕyōə l' tăsōə (donner à téter); ou bien alors on emploie le mot français : bĕyōə l'sein. — 250) Littéralement : tout premier = tout d'abord.

XIX. lĕ fol də djä küən-txü.

1. prē dǐ txētē d'ī rwă s' trövē lĕ mājō d'ī fĕrmīə k' ĕvē ĕn rot d'ăfē. ã dyē k' ĕ n' sərī p' to ălē dē ĕn bĕn d' txĕrbonīə; solĭ vœ dīr k' s'ētē ī pūər ān ā lo d' to 251) sē gūərdjat ĕ norī.

2. ĩ djợ lợ buo di puər fĕrmiə pesĕ lĕ ber d' lĕ petur, ĕ s'an-alĕ sə rpētr dẽ lợ prē ā rwă.

sĭ rwā k' ētē ĩ rãnovā, 252) fzĕ ĕ t χ ŭē lŏ bűə. s'ētē ĕn rŭd ĕfēr pŏ sĭ pūər mēnēdjə: lĕ fãn pűərē, lēz-ăfẽ pűərĩ; mẽ lŏ pēr s'ĕvizĕ 253).

ěl ěkörtxě lě bēt, yĭ lēxě lě tēt ěvō lēz-ēkūən, běyě ě mēdjīə lě txīə ã sēz-ăfē, pœ s'ãn-ălě kõtr lě věl vãdr sĕ pē.

ĕ pēsĕ fĕrm ā vlēdjə, sẽ trŏvē
 ĕ lĕ vãdr.

lợ swă vĩi ; ĕl ētē sol, ĕ s' kŭtxĕ dẽ ĩ bō, dō ĩ grō sĕpĩ.

tặ d'ĩ kộ ệ vwăyệ ện xērãs; ệ s' yễv: s'ētē ện rặt d' voleurs k' ĕvĩ fē ĩ fuo pặ kốtē yō su, yŏt butĩ vulē.

4. ĕ mõtĕ xǚ ĩn-ēbr pŏ mœ vūər.
 tŏ d'ĩ kō sĕ pē txwăye ă bē mwătã
 d' tŏ sĭ bǚtĩ.

lē voleurs ĕpĕvūrīə s'ā rītĕn ã rālē: «sāvā nŏ! s'ā l' dyēl k' nŏ vĩ pār!»

La Fôle de Jean Corne-Cul.^a) (Patois de Miécourt.)

- 1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.
- 2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: « Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre!»

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: Jegerlehner, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; Cosquin, Contes pop. de Lorraine 1, 108 No 10 et 1, 223 No 20; G. Bundi, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

²⁵¹⁾ Cf. ci-dessus, note 246. — 252) Litt. un rien-ne-vaut = vaurien. — 253) Le verbe pronominal s'ĕvizē = s'aviser, sans autre complément, a le sens de : avoir une idée, une bonne idée. Le subst. ĕn ĕvizē = une idée, litt. une avisée. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. ĕ m'vî ĕn ĕvizē = il me vint une idée. — 254) Le verbe pīədr qui a d'habitude les formes ĭ pərjē (je perdais) et y'ĕ pərjū (j'ai perdu), fait ĭ pəjĕ, y'ĕ pəjū dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX. 4, 5).

mę grã-mẹr k' m'ẹ rkốte set-ixtwar, dye k'ẹ ritĩ ẽkŏ ădjdễ, pisk'ã n' lẹz-ỡ djmệ rvŭ.

5. djā kūən-txŭ rĕmēsĕ tŏ sĭ bŭtī. ĕl ĕvē pyē sĕ bặgăt d' lūyə d'ūə ã s'ā rālē.

ā yū́ə d'ī bū́ə, ĕl ãn-œ dŭ; sēzăfē ĕ pœ sĕ fān ētī bī vētĭ; ĕl ĕvī rợ̃tĭ-bợ̃lĭ ²⁵⁵) tŏ lē djŏ.

lợ rwa vĩ e tợ djalu d' tế d' bĩ. e yi dye:

- k' ās ĕ dīr, djã kūən-tχŭ, k' tĕ mĭtnẽ tŏ pyē d' sŭ?
- y'ĕ vãdữ mĕ pē ĕn bătz ²⁵⁶) lŏ pwā. mĭtnē ĭ sœ bĩ, ĭ sœ prữ rĕtx!
- 6. lợ rwă xử sợli s'an-ale; e fze tợ e txửe se bữo, e pœ el avio se vală pọ vadr le pe.

ĕprĕ tχĩz djŏ, ĕ rvəñĕn tŏ l'ữ ĕprĕ l'ātr sẽ ĕvwă rã vãdŭ. lŏ rwă lē fzĕ ĕ bĕtr kŏm xmĕl, x' bĩ k'ĕ y' ãn-œ ữ k' fœ tχữē tŏ rwă.

tŏ grĕñ ĕ ã kŏlēr, lŏ rwă s'ã vñĕ vā djã kūən-tχŭ, ã dyē:

— ĕtã t' vūər, bōgrə d' txĩ d' pūə, k' ĭ t' vœ bĩ mōtrē ĕ t' dĩx fŏtr dē djã, k' yĕ mĭtnē txuē ĩ d' mē vālā!

- 7. txẽ ĕ l' vwăyĕn ĕrĭvē, 257) djã kūən'txŭ dyĕ ã sĕ fãn:
- ĭ t' vœ fŏtr ĕn ĕfĕsīə; tə t' lēxrĕ txwä ĕ tə frĕ lĕ mūə 258). tə dəvīzrĕ lŏ rĕxt.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

- Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?
- J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!
- 6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

- Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!
- 7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:
- Je te veux flanquer une mornifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

²⁵⁵⁾ Avoir du $r_0^{\bar{c}}$ ti- $b_0^{\bar{c}}$ li (litt. du $r_0^{\bar{c}}$ ti-bouilli) signifie: avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat. — 256) En patois le mot batz est toujours féminin. — 257) Remarquer la construction: Quand ils le virent arriver, Jean C. dit. — 258) Cette façon de parler $f_0^{\bar{c}}$ r $l_0^{\bar{c}}$ mū $_0^{\bar{c}}$ est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: $l_0^{\bar{c}}$ la mū $_0^{\bar{c}}$ = il est mort; sto fãn $l_0^{\bar{c}}$ n mū $_0^{\bar{c}}$ = cette femme est morte. Le Vâdais dit: $l_0^{\bar{c}}$ la m $l_0^{\bar{c}}$ ri, $l_0^{\bar{c}}$ la est mort, elle est morte. Cependant Paniers 126 a: $l_0^{\bar{c}}$ s $l_0^{\bar{c}}$ t $l_0^{\bar{c}}$ la m $l_0^{\bar{c}}$ ri. (Cf. Ms. B. 126: $l_0^{\bar{c}}$ s eut cele qu'à moërte).

lợ rwă \tilde{a} tr
 \tilde{c} t χ ẽ d
j \tilde{a} kūən-t χ ŭ, d \tilde{c} k
 \tilde{c} d' pwẽ, r \tilde{a} v \tilde{a} x
 \tilde{c} s
 \tilde{c} f \tilde{a} n.

– ĕ! x' mõn-ām, tə l'ĕ tχŭē!
t'ĕ xə ĕdrwă k' mwă; ĭ vĩ d' tχüē
ũ d' mē vālă.

sẽ rã dīr, djã kūən-tx u s'ã vñ pār ện kỳn t, ệ pữ ệl ălệ vā sẽ fãn, ệ yĩ kỳn ā tx u. ệl se ry v tọ d'ĩ kō.

lợ rwă yĭ dyĕ tợ kốtã:

- vã-mə tĕ kŏnăt.
- s' vŏ m'ã bĕyīə prŭ, ĕl ā vōtr!
 - ĕ fzĕn mĕrtxīə.
- 8. lý rwă, ãn-ĕrĭvẽ ā txētē, txudĕ pru konē ā txu dĭ vālä; lo valä dmorĕ muə, ĕ pœ bĩ muə.

txẽ lợ rwă vwăyĕ k'ĕl ētē ĕvu rōlē ²⁵⁹) pĕ djā kūən-txü, ĕ dyĕ ā sē vālă d' l'ălē pār, d' l'ĕtetxīə de î sĕ ĕ d' l'ălē fŏtr ā l'ētē.

sỹ k'ệ fzĕn. txẽ ệ fœn ĕrīvē vā l'ētē, lē vālă rvəñĕn dīr ā rwă də vnĭ vūə kmã ĕl-lə vlĩ năyīə.

- 9. ²⁶⁰) dǐ tã d'sŏli, djã kūən-tχŭ pữərē dẽ số sĕ. ĩ xīr dẽ ĕn bĕl kārœs ²⁶¹) pēsĕ.
 - ē! k'ās k'ĕ y'ĕ? k'ās-tə pṻ́ər?
- ē! mõ pūər ãn, lŏ rwă m' vŏ fēr ĕ năyīə, pŏ x' k' ĭ n' sĕ p' yēr ĕ pŏ ēkrīr!

s'ētē î bố nặtēr di vēyə tã. ĕl œ pidīə, ĕ pœ yi dyĕ:

— ĭ m' vœ bǫtē ã tĕ pyĕs; ĭ sĕ yēr ĕ pœ ĕkrīr.

xtō dĭ, xtŏ fē.

Le roi entrait quand Jean Corne-Cul, d'un coup de poing, renversa sa femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée! Tu es [aus]si adroit que moi; je viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul s'en vient prendre une corne(tte), et puis il alla vers sa femme, et lui corna au cul. Elle se releva tout d'un coup.

Le roi lui dit tout de suite:

- Vends-moi ta corne.
- Si vous m'en donnez assez, elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château, crut assez corner au cul du valet; le valet demeura mort et puis bien mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait été roulé par Jean Corne-Cul, il dit à ses valets de l'aller prendre, de l'attacher dans un sac et de l'aller f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent arrives à l'étang, les valets revinrent dire au roi de venir voir comment ils le voulaient noyer.

- 9. Pendant ce temps, Jean Corne-Cul pleurait dans son sac. Un monsieur dans un beau carrosse passa.
- Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce [que] tu pleures?
- Eh! mon pauvre homme, le roi veut me faire (à) noyer, (pour) parce que je ne sais pas lire et puis écrire!

C'était un bon notaire du vieux temps. Il eut pitié et puis il dit:

Je me veux mettre à ta place;
 je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

 $^{^{259}}$) Le mot $r\bar{\varrho}l\bar{\varrho}=$ rouler, est ici pris dans le sens familier de tromper, duper. — 260) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de Jean-le-Fou (Cf. XI, § 9-12). — 261) Le patois a conservé au mot kărĕs le genre féminin qu'il eut tout d'abord en français.

djā kūən-txŭ l'ĕtĕtxĕ dē lŏ sĕ, mõtĕ ā vwătūr ĕ pœ s'ān-ālĕ d'ī bõ trŏ ā l'ōtā.

- 10. lǫ rwä ĕ se vālă rĕrĭvĕn. lǫ nŏtēr œ bĕl-ĕ dīr:
- ĭ sĕ yēr ĕ pœ ēkrīr! nə m' fŏt p' dē l'āv! ĭ vŏ dĭ k' ĭ sĕ yĕr ĕ pœ ēkrīr!...
- ĕ l' txepen eva, se sevwa, a pu fo d' l'eta.
- 11. kēk tã ĕprĕ, lö rwä s' prŏmnĕ. ĕ vwäyĕ lēz ăfē d' djā kūən-tҳŭ, bî vēti, k' txētī, k' s'ĕmuzī, k' yötxī 262).
- ĕ yō dyĕ: vŏ pœt bĩ ētr xĩ djōvyā txẽ vŏt pēr ā mūə!
- pwă dē ō! dyĕ lŏ pũ grō, nŏt pēr n'ā p' mūə! ălē pēə vūə dẽ nŏt ētāl; ĕl ētrĕyə ī bē txvā, ĕ pœ k' nōz-ē ĕn bĕl kārœs!

lợ rwă fœ ēbābĭ ātē k' djālŭ.

- k'ās ĕ dīr sŏsĭ?
- ma frique,²⁶³) k' yĭ dyĕ djã kūentxŭ, txẽ ĭ sœ ĕrĭvĕ ā fõ d' l'ētē, ĭ sœ vnĭ dẽ ĕn bēl vĕl. s'ētē lĕ fwār; ãn-ĕtxtē pŏ rã. y'ē ĕvŭ sĭ bē txvā ĕ pœ stə bēl kārœs pŏ trā bǎtz!
- bǫgr, dyĕ lǫ rwä, ĭ yĭ v' älē.
 vĩ m' mwănē ã l'ētē.
- 12. ã pēse pē lo txētē, ĕl ĕpəl du vala; ĕl ĕvē avīə d'a rēmwanē bēko.

lợ prəmīə vālă sāt dẽ l'ētẽ; ĕ rvñĕ āxĭtō xŭ l'āv ĕ s' dĕvwĕñē 264).

djā kūən-txŭ dyĕ ā l'ātr d' vĭt ălē, k'ĕ fzē sĭň d' l'ălē ēdīə.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le sac, monta en voiture et puis s'en alla d'un bon trot à la maison.

- 10. Le roi et ses valets rarrivèrent. Le notaire eut (bel à) beau dire:
- Je sais lire et puis écrire! Ne me f...ichez pas dans l'eau! Je vous dis que je sais lire et puis écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir, au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi se promenait. Il vit les enfants de Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chantaient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien être si joyeux quand votre père est mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand, notre père n'est pas mort! Allez donc voir dans notre étable; il étrille un beau cheval et puis que nous avons un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

- Qu'est-ce à dire cela?
- Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-Cul, quand je suis arrivé au fond de l'étang, je suis venu dans une belle ville. C'était la foire. On achetait pour rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau carrosse pour trois batz!
- Bougre, dit le roi, j'y veux aller. Viens me mener à l'étang.
- 12. En passant par le château, il appelle deux valets; il avait envie d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang; il revint aussitôt sur l'eau et se débattait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

Le verbe $y\bar{0}tx\bar{1}$ a deux sens: 1^0 $f\bar{e}r$ de $y\bar{0}txr\bar{0}$ = crier comme la chouette, hululer. 2^0 hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés, faire des « youlées », comme on dit en Suisse romande. — 263) Corruption euphémique de: ma foi! — 264) Le verbe devweñ $\bar{1}$ = se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions. On dit aussi defrape, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lợ skố rvnệ ĕxbĩ xử l'āv, fzẽ lệ mệm mĩn.

— ĕ vŏ fā ălē, k' dyĕ djã kūəntxŭ ā rwă. ĕ s' n'ã sĕrî tĭrīə tŏt pĕ yō.

lợ rwă satệ ddē. ĕ y' ā ãkờ, d' nō djŏ.

djā kūən-txŭ s'ā rvñĕ ā l'ōtā; ĕ fœ bĩnĕyərŭ djök ā sĕ mūə. vwālĭ lĕ pœt fī d'ī rwā djālŭ. mē djā kūen-txŭ ĕvē ĕvŭ d' lĕ txēs d'ĕvwā ĕvū pŏ pwĕrē ī tŏ mālī djnĕ kə y' ĕvē lēdyē tŏ sĕ mălĭstē 265).

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XX. lē trā pwă d'ūə di dyēl.

1. ĩ pūər mŭnīə vēt χ ē dẽ l' tã d' djādĭ xử ĩ pūər mlĩ ĕ vã. t χ ẽ ĕl-œ số dŏzīəm ăfẽ, ĕn ĕmīə d' sĕ fãn fœ mărēn, ĕ pœ prədēxĕ ā mŭnīə k' số ptĕ fyö mĕryərē lĕ bēxăt ā rwă.

ã n' pĕlē kə d' sŏlĭ dẽ lə vlēdjə, xə bĩ kə l' rwă ãn ōəyĕ djāzē.

 kŏm ĕl ĕvē mētxē tχűər, ĕl ălĕ txīə l' munīə ĕ yō dmēdĕ yŏt ptĕ, yō ²66) prŏmēxē d'ăn-ĕvwă tχözē, d' bī l'ĕyötxīə ĕ d' bī l'īxtrūr.

lẹ mẹr y bẹyẹ ã puərẽ.

xŭ sŏlĭ, lŏ rwă lŏ prəñĕ, lŏ bŏtĕ dẽ ĕn bwēt, ĕ lŏ txĕpĕ dẽ ĕn ərvīər. ĕ dūə 267) ūr də lwĕ, lĕ bwēt fŏ

Les trois cheveux d'or du diable.^a) (Patois de Miécourt.)

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prédit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouït parler.

2. Comme il avait méchant cœur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'élever et de bien l'instruire.

La mère (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boîte, et le jeta dans une rivière.

A deux heures de loin, la boîte

a) Comparez: J. Jegerlehner, Sagen aus dem Unterwallis 81 Nº 17; 133 Nº 29; Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 62 Nº 79 et note.

²⁶⁵⁾ Littéralement: ses malicetés. On dit aussi $l\bar{e}$ mălis. — 266) Remarquer la syllepse: il alla chez le meunier et leur promit... — 267) Le mot $d\bar{u} = duo$ a la forme féminine $d\bar{u}\bar{e}$ (duas): $d\bar{u}$ $d\bar{e}$ $d\bar{e}$ d

ĕrāt ²⁶⁸) ãn-ĕn-ēχűj. lợ sĕdyĕ ²⁶⁹) proñĕ lĕ bwēt, l'ővrĕ ĕ pœ ĕl ĕpŏtxĕ tŏ kõtã lợ ptĕ būəbă ã sĕ fãn, k' fœ bĩnĕyərūz d' l'ĕyőtxīə.

3. bĩ lõtã ĕprĕ, ĩ djö k'ĕ pyövē, lö rwä ãtrĕ txia sē djã ĕ yō dmēdĕ sa s'ētē yöt būab k' sĭ bē djűan ãn.

lợ sẹ́dyẹ́ yĭ dyẹ́ k' nyã ẹ́ kmã k' ẹ̃l l'ẹ́vẹ̄ trọ́vẹ̄.

tợ kốtã lợ rwă müzĕ k' s'ētē l'ăfê k'ĕl ĕvē txepē de l'ĕrvīr.

ĕ yō dmẽdĕ pŏ vūə s'ĕ n' vŏrĩ p' k'ĕl ălœx fĕr ĕn kŏmĭsyõ ã lĕ rēn, yĭ pŏtxē ĕn lătr.

4. lö būəb s'ãn-ălĕ, mẽ ĕ s' pədjĕ²¹¹⁰)
dẽ ĩ bō. tö d'ĩ kō, vwālĭ k'ĕ vwäyĕ
ĕn ptĕt txẽdēl ā lwē.

ĕ s'ã vĕ kõtr stə txēdlăt. tχẽ ĕl ĕrivĕ, s'ētē ĕn kävērn.

— t' vĩ bĩ mā! t' ĕ txwă dẽ ĕn mājõ d' voleurs!²⁷¹).

— s' n'ā rã, ĭ n' sĕrō ălē pử lwẽ, ĭ sœ xǐ sō! 272)

fut arrêtée à une écluse. Le scieur prit la boîte, l'ouvrit, et puis il apporta tout de suite le petit enfant à sa femme, qui fut bien heureuse de l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour qu'il pleuvait, le roi entra chez ces gens et leur demanda si c'était leur enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et comment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que c'était l'enfant qu'il avait jeté dans la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils ne voudraient pas qu'il allât faire une commission à la reine, lui porter une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se perdit dans un bois. Tout d'un coup, voici qu'il vit une petite chandelle au loin.

Il s'en va contre cette chandelle. Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne vieille femme lui ouvrit, mais elle lui dit:

- Tu viens bien mal! Tu es tombé dans une maison de voleurs!
- Ce n'est rien, je ne saurais aller plus loin, je suis si fatigué!

le patois a deux formes; l'une, l'adjectif: ĕrāt, gōxə, kặt (dmǔrē, kŏt = être pris, être arrêté) et l'autre, le participe: ĕrātē, gōxē, kặtē. — 269) Le patois vâdais a le mot: savǔrē = scier; lĕ sĕvūr = la scie; mais on ne dit pas l' sĕvūrū; on dit: l' rēsū = le scieur. Le verbe rēsīə, lĕ rēs, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: syē, lĕ sīə, mais l' sĕdyĕ = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — 270) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' pərjĕ. — 271) Dans tous nos contes, on emploie le mot frç voleur au lieu du patois lēr (latro) ou lĕrō (latronem), pour désigner une bande organisée, avec un chef: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — 272) Le latin satulu a donné sē, fém. sēl = fatigué. Cette forme sē, qu'on retrouve Pan. 3 (i seu che sô dés daimes), a été peu à peu remplacée par le fém. sēl qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fôle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) Biétrix ne donne que sēl, Guélat a les deux formes: sē et sēl. De nos jours donc sē est vieilli et a cédé le pas à sēl. (Cf. XXI, 1).

ĕ pœ ĕ s' kutxĕ ãn-ĩ kār 273).

5. lē vělčer ərvəñen e pœ s'āgreñen vē le veyə k' eve lexiə atre st' etredjiə. më 'txe el yöz-esplike kom el-ete pədjü e k'e potxe en latr a le ren, lo xef nə dye pü ra.

ěl Övrě lě lătr, ě pœ vwäyě ka l' rwă dyě ã lě rēn d' lŏ fēr ĕ t≿ŭē tŏ kõtã ĕ pœ d' l' ãtĕrē dvẽ k'ĕ rãtrœx.

txẽ lờ xặf vwäyệ sŏli, ệl ệkryệ ện-ātr lătr kə dyệ ã lệ rện d' mệryệ tờ kốtã sĩ bệ djűən būəb dẹvo sẹ bexăt. — sǒ k' fœ fę.

6. txē lŏ rwă ĕrĭvĕ, ĕ n' sĕvē kõpār sŏlĭ, ĕ sõ djīdrə nə vlē p' l'ĭxtrūr d' sŏ k' s'ētē pēsē.

— s'ā bõ, dyĕ lǒ rwă, mĭtnẽ ã n'ĭ sĕrē pữ rã txēdjīə; mẽ ĭ tə dĭrē tǒ pĕrīə ĩ mǒ. s' tə vœ dmŏrē ĕvō nǒ, tə m'ādrē txərĭ lē trā pwă d'ūə dĭ dyēl! sẽ sē pwă, t' n'ĕ p' fāt də rvənĭ!

ĕ yĭ rēpõjĕ: — lŏ dyēl nə m' fēp' ĕ păvŭ! ĕ pœ ĕ pĕtxĕ.

7. ĕl ĕrĭvĕ ãn-ĕn vĕl, lĕvŭ ĕl ōyĕ pĕlē k'ān-Ōfrē dŭ sĕ d' lōyə d'ūə ã stü k' pŏrē trŏvē pŏkwă ĩ bŌne 274) n' bēyē pü d' vĩ, pĭə p' d'āv.

ĕ rēpõjĕ: — ĭ vŏ l' dĭrē ã rvəñē.

ĕ vĕ pū lwē; ĕl ĕrĭvĕ dē ĕn-ātr vĕl, lĕvŭ ã yĭ dyõ k'ã bĕyərē ĩn-ēn tŏ txĕrdjīə d'ūə ã stǔ k' pŏrē trŏvē pŏkwă ĩn-ēbr k' pŏtxē dē pãm d'ūə n' bĕyē pǔ d' frǔ. Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis s'engrinchèrent avec la vieille qui avait laissé entrer cet étranger. Mais quand elle leur expliqua comme il était perdu et qu'il portait une lettre à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que le roi disait à la reine de le faire (à) tuer tout de suite et puis de l'enterrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit une autre lettre qui disait à la reine de marier tout de suite ce beau jeune homme avec sa fille. — Ce qui fut fait.

- 6. Quand le roi arriva, il ne savait comprendre cela, et son gendre ne voulait pas l'instruire de ce qui s'était passé.
- C'est bon, dit le roi, maintenant on n'y saurait plus rien changer; mais je te dirai cependant un mot: si tu veux demeurer avec nous, tu m'iras quérir les trois cheveux d'or du diable! Sans ces cheveux tu n'as pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne me fait pas (à) peur! Et puis il partit.

7. Il arriva en une ville, où il ouït parler qu'on offrait deux sacs de louis d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi une fontaine ne donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans une autre ville, où on lui dit qu'on donnerait un âne tout chargé d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or ne donnait plus de fruits.

 $^{^{273}}$) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: tot pair car et cornat.) — 274) Le $b\bar{0}$ n \bar{e} (Ajoie) et le $b\bar{0}$ rn \bar{e} (Vâdais) désigne la fontaine. Le mot se retrouve dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des Bennelats*.

ĕ yō rdyĕ: — ĭ vŏ l' dĭrē tχẽ ĭ rpēsrē.

ĕ s'ān-ălĕ pŭ lwē; ĕl ĕrĭvĕ vā ĕnərvīər. lŏ pēsŭ yĭ dyĕ:

- tə mə n' pŏrō p' dīr s'ĕ fā k' tŏt mĕ vīə ĭ pēsox lē djā k' vẽ ãnãfīə?
 - ĭ tə l' dĭrę ã rvəñe, dyĕt-ĕ.
- 8. ĕl-ĕrĭvĕ ã lĕ pūətx d' l'ānīə. lŏ dyēl n'ētē p' lĭ; ĕ n'y ĕvē rã k' lĕ dyēlās kə dēvē ētr ĕn bwĕn djnātx; pŏxkə txẽ ĕ y œ dĭ sŏ k'ĕ vlē, ĕl yĭ dyĕ:
- s'ā bēkō dmēdē; mē tə m'
 pyē, ĭ t' vœ ēdīə.

ěl lý txẽdj ã frəmi ĕ pœ lō kwătxĕ dō sĕ krĭnŏlĩn.

- 9. lợ dyệl rvəñĕ dĕxpĭte²⁷⁵), ĕr-nőde²⁷⁶), ərnĭfle:
 - ĕ y'ĕ ātxə də nö pĕ xĭ!
 - vẹ pīə ā yẹ, k'ẹl yǐ dyẹ.

ěl ălě, s' bộtế ệ rõxīə ãkộ prữ vit.

tϙ̆ d'ĩ koˇ ĕl fzĕ mĩn d' tχərĭ sē puyə: yĭ tīr ĩ pwa; ĕ rĕsātĕ:

- k'ās-tə m' fē?
- ĭ t' prã tē puyə, tə vwä; mẽ ĭ vorō bĩ sẽvwä pokwä si bonē n' bĕyə pu ni vĩ ni āv.

lŏ dyēl s'bŏtĕ ĕ rīr; — s'ĕ tχŭĩ lŏ krĕpā k'ā dẽ lŏ

— s'ĕ txůĩ lŏ krĕpā k'ā dẽ lŏ txuö, ĕl ərbĕyərĕ di vĩ.

ĕ s' rãdrəmēxĕ; lĕ vēyə ərtĭrĕ ĩ pwă. lŏ dyēl rēlĕ ĩ kō k' lē fnētr grülĕn.

— vwă-tə, ĭ t' prã tē pŭyə; mẽ k'ās-tə krē vō ĭ pãmīə kə n' pūətx pǔ d' pãm d'ūə? Il leur redit: — Je vous le dirai quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva vers une rivière. Le passeur lui dit:

- Tu ne me pourrais pas dire s'il faut que toute ma vie je passe les gens qui vont en enfer?
 - Je te le dirai en revenant, dit-il.
- 8. Il arriva à la porte de l'enfer. Le diable n'était pas là; il n'y avait rien que la diablesse qui devait être une bonne sorcière; parce que quand il lui eut dit ce qu'il voulait, elle lui dit:
- C'est beaucoup demander, mais tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis le cacha sous sa crinoline.

- 9. Le diable revint, grondant, jurant, reniflant:
- Il y a quelque chose de nouveau par ici!
- Va seulement au lit, qu'elle lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de chercher ses poux: (elle) lui tire un cheveu; il ressauta:

- Qu'est-ce (que) tu me fais?
- Je te prends tes poux, tu vois; mais je voudrais bien savoir pourquoi cette fontaine ne donne plus ni vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

 S'ils tuaient le crapaud qui est dans le tuyau, elle redonnerait du vin.

Il se rendormit; la vieille retira un cheveu. Le diable cria un coup que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux: mais qu'est-ce que tu crois avec ce pommier qui ne porte plus de pommes d'or?

²⁷⁵) Le verbe dëxpitë = tempêter, crier, gronder. — ²⁷⁶) Quant à ĕrnõdē, il signifie aussi jurer, grogner, pester à haute voix avec force jurons.

lŏ dyęl dye a rye:

— kə n' txuãt-ĕ lĕ rĕt k' mēdj lĕ rĕsĕn! ĕ pœ mitnē si kō lēx mə trākīl.

10. ĕn bŭsē²⁷⁷) ĕprĕ, ĕl yĭ tĭrĕ lŏ trājīəm pwä. sĭ kō sĭ, ĕ yĭ fŏtĕ ĩ kō d' pwē.

mẽ sự kỳlệr fố vit ttr; lự dyệlās lý rặmyālữ 278) xə bĩ k'ệl yi dmẽdự sə lỹ pēst dựvệ týt sự viə dmỹrệ xử l'āv sẽ djmệ ệtr rãpyĕsīə.

— ĕ, lĕ bēt! ĕ n'ĕ k'ĕ bĕyīə sĕ rĕm ā prəmīə k' vərĕ pŏ lŏ pēsē!

lę ptęt frami k'ęvę to oyi, s'motrę. tot a męti, lę dyęlas yi beye le tra pwa e po yi dye:

- t'ĕ bĩ ōyĭ lē rēpõs? ĕ pœ yĭ rbĕyĕ lĕ fĭdyűr k'ĕl ĕvē ĕ yĭ swĕtĕ txēs.
- 11. ĕ pœ ĕ s'ā rvəñĕ. tχẽ ĕ fœ prĕ dĭ pēsŭ, ĕ yĭ dyĕ:
- lǫ prəmīə kə vərĕ, tə yĭ bèyərĕ tĕ rĕm ã lĕ mẽ, ĕ pœ tə t' sāvərĕ fö d' lĕ.
- ã sẹ d' lẹ vẹl k' ẹtãdĩ số rtọ pọ l'ẹbr, ẹ dyẹ:
- txūt lĕ rĕt k' mēdj lĕ rĕsĕn ĕ pœ vŏt pāmīə vœ rbĕyīə dē pām d'ūa.
- ĕ fœn x' kõtã k'ĕ yĭ bĕyĕn sõnēn txĕrdjīa d'ūa.

afī a sē d' lĕ vĕl di bonē tĕri ĕ dyĕ:

ĕ yĭ bĕyĕn ĕxbî dū sĕ d' lōyə d'ūə,
ĕ pœ ĕl ãlĕ tŏ djōyo vā l' txētē, ĕ
pœ ĕl ĕrĭvĕ vā sĕ fãn.

Le diable dit en riant:

- Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.
- 10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f...icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outre) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

- Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.
- 11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:
- Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoir tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

²⁷⁷⁾ C'est l'expression habituelle: ξn bus ξ (pulsata) $\xi pr\xi = un$ moment après; pulsare = bus ξ , et pulsone = bus $\delta = coup$, bourrade, choc. (Cf. XXI. 4). $-^{278}$) Littéralement: ramieller (mel = mu) = adoucir, apaiser en flattant. Guélat a les deux formes: ξm ul $\xi = adoucir$, amadouer. Biétrix n'a que ξm ul $\xi = amadouer$, flatter. (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ĕ bĕyĕ ā rwă lē tră pwă d'ūə, sŏ k' rēdjŏyēxĕ tŏ pyē lŏ rwă, kə yĭ dyĕ: «mõ djīdre!» pŭ d' dīəx kō ã lĕ mnŭt.

lợ lãdmẽ, lợ rwă k' n'ẹtę djmẹ kốtã ĕ k' n'ãn-ĕvẹ djmẹ prŭ, yĭ dmẽdẹ lẹvǔ ĕl-ĕve tờ trờve sẽ trezōə.

— d' l'ātr sã d'ĕn ərviər lĕvŭ vŏ pœt ălē ã pār tẽ k' vŏ vŏrē. vŏ dmēdərē a pēsŭ d' vŏ pēsē l'āv, ĕ pœ vŏ rãpyātrē vō sĕ.

kặm dĭ, kặm fę.

lợ pẹsử yǐ bẹyẹ sẹ rẹm, sātẹ xử l' bọr, ẹ dādố lợ rwä pẹs ãkọ, piskə nyữ nə y'ẹ ãkợ rəpri lẹ rẹm. 12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre! » plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lặ fọi dĩ tỷ vẹyə mŭnīə d' myek.

 s'ētē ĕ y' ĕ bī lõtã, pĭskə lē fãn ălī ãkŏ kāzĭ tŏ ā sēbĕ lŏ sĕmdĭ, ĕtxvālē xử yōz-ēkŭvăt ²⁷⁹).

ã sĩ tã ĕ y' ĕvē ĕ myēkŏ ĩ munīə kə rbĕyē xurmã pu d' kröxŏ 280) kə d' fĕrĕn.

lē djā vñěn sō d'ētrə trŏ rětrěpē ā sō mlī, vữ k' s' ētē djə dēz-ānē d' txīətxã ²⁸¹.

nyũ n' yĭ ălĕ pǔ ā mlĩ.

ĕ n' sœtxĕ ²⁸²) rã fēr d'ātr kə d' s'ã ălē.

2. lē fan kə pyyī djə fer tyt sūətx

La fôle du tout vieux meunier^a) de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. Grimm Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. Bolte und G. Polivka, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

²⁷⁹⁾ Le mot ordinaire est $\bar{e}k\bar{u}v$ (scopaceu); nous avons ici le diminutif: $\bar{e}k\bar{u}v\bar{a}t$ (Cf. ci-dessous, § 6). - ²⁸⁰) Le $kr\bar{o}x\bar{o}$ (Allem. suisse $Kr\bar{u}sch$) désigne le son, le résidu de la mouture du grain. - ²⁸¹) Le $tx\bar{\iota}\iota tx\bar{a}$ (assimilation de $tx\bar{\iota}\iota$ $t\bar{a}$, le cher temps) = la famine, la dizette. - ²⁸²) Cette forme du passé défini $s\check{e}tx\check{e}$ est inusitée. On dit d'habitude: $\check{\iota}$ $s\check{e}$, $n\check{o}$ $s\check{e}n$, $v\check{o}$ $s\check{e}n$, \check{e} $s\check{e}n$.

d'ĕfēr drīə lo do d'yōz-an, s'ataden po yi beyiə de souvenirs.

lệ mērās yǐ bēyệ ĩ bữə, lẽ rsəvūz ĩn-ēn; ĕn-ātr ĩ txĩ, ĕn-ātr ĩ txĕ, ĕn-ātr ĩ pŭ, ĕn-ātr ĕn bŏr. lŏ vwālĭ k' s'ãnălĕ kốtr kŏtxăvõ.

3. 283) ã lệ nỗ ệ s' trọvệ ā mwătã d'ĩ bọ. ệ vwäyệ ện mājõ k' ẹtệ bĩ xửr ệbǐtệ. lệ txếdệl ã l'wāl 284) brỗlệ xử lệ tāl; ệ y' ẹvệ dǐ fữə, pĭsk'ệ vwäyệ lệ fmīər.

ĕl ălĕ kõtr, mẽ kŏm ĕ n' vwăyĕ nyũ, ĕ s' muzĕ tŏ kötā k' s'ētē dē voleurs, lē mētr d' lĕ mājõ.

ĕ bŏtĕ sõ bṻ́ĕ ã l'ētāl, sõn-ēn ã lĕ grēdj, sõ txĩ dō l'ētχṻ́ā 285), sõ txĕ dō l'ētr, sõ pǔ ĕmõ lŏ tχŭē 286), sĕ bŏr dẽ î tχǘvē d'āv k' ētē dvē lĕ pūətx, ĕ pœ ĕ s' kŭtxĕ.

4. ĕ s'ādrəmĕ x' bĩ k'ĕ n'ōyĕ p' lē voleurs kə, xŭ l'ūr d' lĕ mīənö, txŭdĕn rãtrē ĕ l'ōtā.

ĕl ētī sĕt ĕ pœ lo kapitēn.

 $t\chi$ ẽ ξ vwăy ξ n k' k ξ k \tilde{u} d ξ v ξ ξ tr \tilde{u} t

- vě vūər số k'ế y'ẽ txið nổ, dyẽ ũ ãn-ĩn-ātr, ĕ pœ ĕ s' busĩ 287) l'ũ l'ātr.

faire toute sorte d'affaires derrière le dos de leurs maris, s'entendirent pour lui donner des souvenirs.

La mairesse lui donna un bœuf, la receveuse un âne; une autre un chien, une autre un chat, une autre un coq, une autre un canard. Le voici qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au milieu d'un bois. Il vit une maison qui était, bien sûr, habitée. La (chandelle à l'huile) lampe brûlait sur la table; il y avait du feu, puisqu'il voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne vit personne, il (se) pensa tout de suite que c'était des voleurs, les maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son âne à la grange, son chien sous le devant-huis, son chat sous l'âtre, son coq en haut la cheminée, son canard dans un caveau d'eau qui était devant la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'entendit pas les voleurs qui, sur l'heure de la minuit, pensèrent rentrer à la maison:

Ils étaient sept et puis le capitaine. Quand ils virent que quelqu'un devait être entré:

- . Va voir ce qu'il y a chez nous, dit un à un autre, et puis ils se poussaient l'un l'autre.
- 5. Ce fut le capitaine qui dut entrer. Il crut aller prendre une braise pour allumer sa pipée: le chat le griffa à la figure.

²⁸³⁾ Ce récit reproduit dès ce moment la Fôle du Vieux Cheval (X, 5 à 7).

— 284) Remarquer cette vieille expression si originale: la chandelle à l'huile
= la lampe. — 285) L'ētxūā ou l'ōtxūā est le mot ajoulot pour désigner le devant-huis; le Vâdais dit: $l'dv\bar{e}-l'\bar{o}$. (Arch. III, p. 4, note 5). — 286) Le $lx\bar{u}\bar{e}$ ou $l\bar{u}\bar{e}$ désigne la cheminée (Cf. le vieux frç. tuel.) — 287) Cf. note 277 ci-dessus. — 288) Cf. Fôle II, note 16, ci-dessus. — 289) Le verbe $lx\bar{e}\bar{e}$ ou $lx\bar{e}\bar{e}\bar{e}$ = griffer; le subst. = $lx\bar{e}\bar{e}$ grlambda ou $lx\bar{e}$ four le chat on dit plutôt: $lx\bar{e}$ existe d' $lx\bar{e}$ (ongle + dim.).

ě răvwētě ěmô lý $t\chi$ üē: lý pǔ yǐ $t\chi$ yě xǔ în œyə.

ĕ s'āftĕ ã l'ētāl, lĕvŭ lŏ bāð lŏ bŏkĕ ĕ pœ lŏ tŭlĕ ã lĕ grēdj, lĕvŭ l'ēn lŏ ruĕ də rvï də rvĕ.

ã pēsē dō l'ētχŭā, lŏ txĩ lŏ mŏrjĕ ĕ yĭ dēxĭrĕ tŏ sĕ tχŭlăt.

ě s' $t\chi$ ůdě vnĭ lěve dẽ lõ $t\chi$ ůve: lě bör ξ xépě ξ^{290}) ĩ kō ξ vō sēz-āl.

6. ĕ s' sāvĕ ĕ pœ ălĕ dĭr ēz-ātr:

 — ălē yǐ ã sǐ sĕbĕ! y'ĕ txŭdīə pār ĩ txĕrbŏnă: ĕ y' ãn-ĕ ũ k' m'ĕ fŏtǔ dē kō d' tĩr-brēz.

y'ệ ravwētīə \bar{e} mố lợ $t\chi$ \bar{u} ē: \bar{e} y' \bar{a} n- \bar{e} \bar{u} k' m'ệ fợt \bar{u} ện pālr \bar{e} d' m \bar{e} tx \bar{u} \bar{n} - \bar{e} y \bar{e} .

ã l'ētāl ĩn-ātr ĕ ĕkmãsiə d' mə rvodr.

a lĕ grēdj ĕ y' ān-ĕ ĩn-ătr kə m' fŏtĕ dē kō d' mēdj d'ēkŭv.

do l'etxua, în-atr m'e to devuəre.

y'ệ txửdīə m' lệvệ dễ lỗ txửvệ d'āv: ệ y' ệvệ ện dộb k' ệbrăyệ ²⁹¹) pệ ddế; ệl m'ệ tỗ mỗyīə... ălệ yĩ vũər; mwă ĭ n'yĭ vệ pữ!

7. ĕ s'ãn-ălĕn tŏ lĕ rŏt dẽ în-ātr bō pŏ yĭ dmŏrē.

7. ĕ pœ vwāli kmã lŏ muniə d' myëkŏ fœ mētr dẽ lĕ mājõ dē voleurs, pŏ lĕ pu grōs djōa dë făn di sĕbĕ. Il regarda en haut la cheminée: le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le bœuf le cossa et puis le lança (en) dans la grange, où l'âne le rua de revient de reva.

En passant sous le devant-huis, le chien le mordit et lui déchira toutes ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cuveau: le canard éclaboussa un coup avec ces ailes.

- 6. Il se sauva et puis il alla dire aux autres:
- Allez-y en ce sabbat! J'ai pensé prendre une braise: il y en a un qui m'a foutu des coups de tirebraise.

J'ai regardé en haut la cheminée : il y en a un qui m'a foutu une pelletée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre qui me f...icha des coups de manche à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cuveau d'eau: il y avait une folle qui faisait la lessive par dedans; elle m'a tout mouillé... Allez-y voir; moi je n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier de Miécourt fut maître dans la maison des voleurs, pour la plus grande joie des femmes du sabbat.

²⁹⁰⁾ Cf. ci-dessus note 61. — 291) Le mot $\xi br ay \bar{\imath} \bar{\imath}$ ou $\xi br w ay \bar{\imath} \bar{\imath} = laver$ (en frottant vigoureusement) le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive. Après cela, le linge est $\xi t x \bar{\xi} p \bar{\xi}$ à la rivière, rincé à grande eau et battu sur la planche appelée $\bar{\xi} t x \bar{\xi} p \bar{u} \bar{\imath} r$. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc les opérations de la lessive: d'abord on $\bar{a} t \chi \bar{u} v l \bar{\xi} b \bar{u} \bar{\imath} = on$ encuve la lessive; puis le linge est $k \bar{u} l \bar{\xi} = \text{coul} \dot{\xi}$, puis $\xi b r a y \bar{\imath} \bar{\imath}$, enfin $\xi t x \xi p \bar{\xi}$.

ã dǐ mēm k' tǒ sē djnātx ălĩ tǒ lē sēmdǐ fēr yō bỗnă txīə lǒ ptě munīa.... On dit même que toutes ces sorcières allaient tous les samedis faire leurs beignets chez le petit meunier....

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fol de tra fluz²⁹², o bî d' le txes.

- s'ētē de lo ta levu le ren fezī yo mēnēdjo e flī lo rest di ta a kar 293) do l'ētr.
- ĕ y' ãn-ĕvē ĕn k'ētē, kŏm lŏ dyē mĕ mĩmĩ, ĩ pō părăjūz. ĕl flē bĩ lē kŏrā 294); mẽ lēz-ētŏp, sŏlĭ n' yĭ ălē p' dǐ tŏ. ĕl lē fzē ĕ rēdūr pĕ sē sĕrvāt dẽ ĩ grō dyənīə lĕvǔ lŏ rwă n'ălē djmĕ. ă lĕ mūə dĭ rwă, lŏ dyənīə ētē tŏ pyĕ.
- 2. ĩ bẹ djợ ĕl dyĕ ã số būəb k' ẹtệ dẽ l'ệdjə də s' mĕryē: «sĕ-tə bĩ? lĕ djűən bēxăt kə fəlrĕ tऍ sēz-ētŏp srĕ tĕ fãn, pऍ ētr ā mwẽ bĩ xűr k' t'œx ĕn bwĕn fãn d' mēnēdjə, ĕn bwĕn ōvrīər.» ĕ fœ bĩ kõtã.
- 3. ē y' ĕvē ĕn văv 295) k' ĕvē dūə bēxăt: ĕn k' n'ētē p' bĕl, mẽ bwĕn ōvrīər, kə n' sə yövē p' fö d' sĕ flăt, dǐ tã k' l'ătr ētē ĕn bĕl bēxăt, mẽ brāmã părăjūz ĕ pœ kŭryöz; ĕl nə sĕvē dūrīə ã lĕ flăt î ptĕ kār d'ūr sẽ ritē ã lĕ fnētr pŏ vŭər sŏ kə s' pēsē txŭ lē txmĩ.

Fôle des trois fileuses, ou bien de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. C'était dans les temps où les reines faisaient leurs ménages et filaient le reste du temps au coin de l'âtre.

Il y en avait une qui était, comme le disait ma grand'mère, un peu paresseuse. Elle filait bien (les) la filasse; mais les étoupes, cela ne lui allait pas du tout. Elle les faisait (à réduire) serrer par ses servantes dans un grand grenier où le roi n'allait jamais. A la mort du roi, le grenier était tout plein.

- 2. Un beau jour, elle dit à son fils qui était dans l'âge de se marier: « Sais-tu bien? La jeune fille qui filera toutes ces étoupes sera ta femme, pour être au moins sûr que tu aies une bonne femme de ménage, une bonne ouvrière. » Il fut bien content.
- 3. Il y avait une veuve qui avait deux filles: une qui n'était pas belle, mais bonne ouvrière, qui ne se levait pas (loin) de son rouet, (du temps que) pendant que l'autre était une belle fille, mais très paresseuse et puis curieuse; elle ne savait (durer) rester au rouet un petit quart d'heure sans courir à la fenêtre pour voir ce qui se passait sur les chemins.

 $^{^{292}}$) Cf. le Conte de Grimm Nr. 14: $Die\ drei\ Spinnerinnen$; J. $B_{OLTE}\ u.$ G. $Polivka\ 1$, 109 ff. — 293) Ce mot $k\bar{a}r$, que j'ai déjà relevé $Arch.\ IX$, p. 20, note 142 (Paniers) est encore employé de nos jours: i $k\bar{a}r$ ou i $k\bar{a}r\bar{a}$ et désigne un coin, un angle, un $r\acute{e}duit.$ — 294) Le mot $l\ddot{e}$ $k\ddot{o}r\bar{a}$ désigne la filasse de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La $tw\bar{a}l$ d' $k\ddot{o}r\bar{a}$ était rénommée dans le temps. — 295) La $v\ddot{a}v$ (vidua) = la veuve; pour le veuf, le patois dit i $v\ddot{a}v\ddot{c}v\ddot{e}$. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

lẹ̃ mẹ̃r dyẹ̃ ã l'ātr: « vẹ̃ ẹ̃xbĩ; tə srọ̃ bĩ mwăyūə k' tẹ̃ sœ̃r kə n' tĩ p' ã sẹ̃ flăt. »

4. ĕ pĕtxĕn ā pwē dĭ djŏ. lĕ mēr yō swĕtĕ bwĕn txēs.

lę ręn prəñe le pu bel; el yı pyeję me k' l'atr.

ĕl lĕ mnĕ dẽ lə dyənīə lĕvŭ ē y' ĕvē ĩ mõsē də flăt lĕvŭ ĕl pŏyē txwăzĭ stē k' yĭ ādrē lŏ mœ.

ā bǔ dǐ djǫ, ĕl nə flĕ dyēr; lǫ́ duzīəm no pu; lǫ́ trājīəm, ĕl sə bǫ́tĕ ĕ puərē, ĕ pœ ĕl dĕxādĕ 297) ãn-ĕn fnētr po vuə d' kē sā ētē l'oṭā: ĕl djābyē 298) d' sə sāvē.

5. tặ d'ĩ kọ, ĕl vwăyĕ vni trā fãn k' yi fzĩ dē sĩn dā lwē. ĕl yi dmēdĕn sǒ k' ĕl pṻ́ərē; ĕl yō dyĕ.

ĕn d' sē fãn ĕvē dǐ rǔdjə pwä, ĕ pœ ĕn lēvr pǔ grōs k'ĕn ŏl²99) də tŏtxē, k' yĭ pãdē txǔ l' mŏtõ.

l'ātr ētē blodāt, ĕvō î pūs xi lērdjə k'ēn pāl də fwĕ.

l'ātr ētē nwārăt, ēvō ĩ pīə xĭ grō k'ĩ dō d'ĕtxĕpūər 300)

6. ĕl lē tr \check{q} vē p \check{e} t; ĕ yĭ fz \check{i} kāzĭ ĕ p \check{a} v \check{u} . m \check{e} t $\chi\check{e}$ ĕ yĭ \check{e} n d \check{i} k' ĕl ēt \check{i} dē fl \check{u} z, ĕl lē fz \check{e} ĕ \check{a} tr \check{e} , lē mn \check{e} ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait aller offrir à la reine pour filer ses étoupes.

La mère dit à l'autre: « Va aussi; tu serais bien meilleure que ta sœur, qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour. La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle; elle lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où il y avait un monceau de rouets où elle pouvait choisir celui qui lui irait le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère; le deuxième non plus; le troisième elle se mit à pleurer, et puis elle descendit à une fenêtre pour voir de quel côté était [la] sa maison: elle projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir trois femmes qui lui faisaient des signes de loin. Elles lui demandèrent ce qu'elle pleurait; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les cheveux rouges, et puis une lèvre plus grosse qu'un rebord de gâteau, qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un pied plus large qu'un dos de planche à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines; elles lui faisaient presque peur; mais quand elles lui eurent dit qu'elles étaient

²⁹⁶⁾ Le verbe smõdr (submonere), (part. passé: smõjŭ), n'a pas le sens du vx. frç. semondre, mais signifie: offrir. — 297) Elle descendit à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des tāglō = des lucarnes auxquelles elle ne pouvait atteindre. — 298) djābyē = décider, projeter, délibérer. Pan. 229 l'emploie dans le sens d'inventer. (Ct. Arch. VI, Nº 130, p. 19, note 1). — 299) Le mot ŏl, s. f. = litt. ourle, un ourlet; ici le bord extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet; ce que le Vaudois appelle le revon. — 300) L'ētxēpūər = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyəniə, levu el ekmäsen e doyiə 301) ā treveyə.

ā bǔ d' Ōt djŏ, tŏ lēz-ētŏp fœn flē ãn-ĩ pǔ bē flē k'ãn-œx pŏyǔ vūər.

7. ĕl ĕvē ĩ pọ păvữ pǒ lē vữar pĕtxĭ pǒx k'ĕl n'ĕvē rã pǒ lē pĕyīa; mẽ ĕ yǐ dyĕn k'ĕl n'ĕvē p' fāt d' yọ rã bĕyīa pǒ yǒt pwēn, k'ĕl na dĕvē p' rēbyē d' lēz ẽvǐtē ã sē nās, s'ĕl na vlē p' pīadr sĕ txēs.

ệl y
ộ pr
ợm
ệx
ệ bĩ,
ệ p

 ệ p
ệtx
ěn f $\slash\hspace{-0.6em}\vec{o}$

8. ĕl ălĕ lŏ lãdmẽ vā lĕ rēn pŏ yĭ dīr k' lēz-ētŏp ētī flē. lĕ rēn nə lŏ vəlĕ p' krēr. ĕl txüdē k'ĕl œx făyŭ ā mwe vet-ã pŏ flē tŏ sēz-ētŏp

stē k' fœ ēbābĭ, s' fœ lē.

mẽ t
 tỷ d' mẹm,
 ệl yĩ dy
ệ k' lệ nās sə frĩ ā p
 t̄ t̄.

ĕl lĕ mnĕ vā sõ būəb, k' fœ bĩnĕyərŭ d' lĕ vūər xĭ bĕl, ĕ pœ k' n'ã rvəñē p' dĭ bē flē k'ĕl fəzē.

9. t χ ẽ s' fử ĕrīvĕ k'ĕ vlĩ fēr lē nās, lĕ djūn bēxāt dmēdĕ ā djūn rwā d'ēvitē trā t χ ūzĕn k'ĕl ĕvē.

ĕ fœ bĩ d'ĕkūə.

ĕdő pö l'djö dē năs, ĕl ĕrīvĕn lē trā dē dē bĕl kārœs tö ryñē d'ūə, ĕ pœ bĩ vēti, bĩ txăsīə.

 des fileuses, elle les fit (à) entrer, les mena au grenier où elles commencèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les étoupes furent filées en (un) le plus beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour les voir partir, parce qu'elle n'avait rien pour les payer; mais elles lui dirent qu'elle n'avait pas besoin de leur rien donner pour leur peine, qu'elle ne devait pas oublier de les inviter à ses noces, si elle ne voulait pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la reine pour lui dire que les étoupes étaient filées. La reine ne le voulut pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu au moins vingt ans pour filer toutes ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut elle.

Mais tout de même, elle lui dit que les noces se feraient au plus tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut bien heureux de la voir si belle, et puis qui n'en revenait pas du beau fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils voulaient faire les noces, la jeune fille demanda au jeune roi d'inviter trois cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Donc le jour des noces, elles arrivèrent les trois dans de beaux carrosses tout brillants d'or, et puis bien vêtues, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit, il dit à la jeune femme: « Sur mon âme, tes parentes ne sont pas belles!

 $^{^{301}}$) Le mot $d\bar{\rho}y\bar{\imath}\bar{\imath}=battre$, frapper. Cf. Pan. Ms. A. vers 430: $\bar{\epsilon}$ $v\bar{\rho}$ $d\bar{\rho}y\bar{\imath}$ stə $d\bar{\epsilon}m$. — Ici $d\bar{\rho}y\bar{\imath}\bar{\imath}$ \bar{a} tr $\bar{\epsilon}v\bar{\epsilon}y\bar{\imath}$ = litt.: battre au travail, c. à d. abattre de la besogne.

dīr k'ĕ sẽ lē trā xĭ mā gūənē? 302)

- dmēdə-yō, dyĕ lĕ djűən fãn.

ĕ yō dmēdĕ.

10. stē k'ĕvē lĕ grōs lēvr yĭ dyĕ k' s'ētē tē k'ĕl ĕvē mŏyīə lŏ flē ã flē.

stē k'ĕvē lŏ lĕrdjə pūs yĭ dyĕ k' s'ētē tẽ k'ĕl ĕvē tōə 303) lŏ flē ã flē.

stē k' ĕvē ĩ pīə kǒm ĩ dō d'ĕtxĕpūər yĭ dyĕ k' s'ĕtē tẽ ĕl ĕvē fē ălē lĕ rta d' lĕ flăt ã flē.

tχẽ ẽl-ὄyĕ sŏlĭ, ĕ vñĕ xĭ trĕbĭ k'ĕ dēfãdĕ ã sĕ djѾən fãn də n' pឃ flē djmē, pŏx k'ĕl œ păvŭ k'ĕ vñœx dĩx pœt kmã sē trā tχѾzēn; ĕ pœ s'ā dā sŏlī k' lē rēn n' flã pü.

m
ĕ mĩmĩ k'
ētē ã stə nās p
ợ fēr lợ byã t
ợtxē 304) s'i ĕm
üzĕ bĩ.

 $t\chi\tilde{e}$ ĕ n'œn pữ fat də lē, ĕ lĕ bŏtĕn $tx\ddot{u}$ lĕ pāl dĭ fwĕ, lĕ tŭlĕn djēk sĭ ĕ myēkŏ, lĕvŭ ĕl s'ā ĕdjŏkĭ 305).

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse levre lui dit que c'était tant qu'elle avait mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui dit que c'était tant qu'elle avait tordu le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un dos de planche à battre le linge lui dit que c'était tant elle avait fait aller la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vînt si épouvanté qu'il défendit à la jeune femme de ne plus filer jamais, parce qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vînt (ain)si vilaine (comme) que ses trois cousines; et puis c'est depuis cela que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette noce pour faire les gâteaux de fête s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin d'elle, ils la mirent sur la pelle du four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt où elle s'est perchée.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Un guən\(\tilde{e}\) est un jupon; \(\tilde{e}tr\) m\(\tilde{a}\) guən\(\tilde{e}\) signifie d'abord \(\tilde{e}tre\) mal enjuponn\(\tilde{e}\), mal attif\(\tilde{e}\); puis, comme ici, mal arrang\(\tilde{e}\) physiquement, par suite de d\(\tilde{e}\) fauts corporels trop apparents. Il ne peut \(\tilde{e}\) videmment pas s'agir de v\(\tilde{e}\) tements, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont «bien v\(\tilde{e}\) tues, bien chauss\(\tilde{e}\)es. \(\tilde{e}\) — \(\tilde{o}\)od (Cf. m\(\tilde{e}\)\)od deux formes du part. pass\(\tilde{e}\): t\(\tilde{e}\) et t\(\tilde{e}\)j\(\tilde{u}\), de l'infinitif t\(\tilde{e}\)\)od (Cf. m\(\tilde{e}\)\)od (Cf. m\(\tilde{e}\)\)od (Cf. m\(\tilde{e}\)\)od (part. pass\(\tilde{e}\): m\(\tilde{e}\)\)od et m\(\tilde{e}\)j\(\tilde{u}\). Arch. III, p. 267, note 3). \(\tilde{o}\)od (cf. m\(\tilde{e}\)\)od t\(\tilde{e}\) tu\(\tilde{e}\) tx\(\tilde{e}\), litt.: les blancs g\(\tilde{a}\)taux, sont ceux qu'on fait de fine fleur de farine \(\tilde{a}\) l'occasion des f\(\tilde{e}\) tes t\(\tilde{e}\) taux \(\tilde{e}\) sont en g\(\tilde{e}\) etacuverts de fr\(\tilde{e}\) j\(\tilde{u}\) ti\(\tilde{e}\) battus m\(\tilde{e}\) de cr\(\tilde{e}\)me. Les g\(\tilde{a}\)teaux de St-Martin sont des by\(\tilde{a}\) t\(\tilde{e}\) ti\(\tilde{e}\) torca + ellu). — \(\tilde{o}\)os \(\tilde{e}\) dif\(\tilde{e}\) ti\(\tilde{e}\) at \(\tilde{e}\) billita s'\(\tilde{e}\) j\(\tilde{e}\) ti\(\tilde{e}\) at \(\tilde{e}\) j\(\tilde{e}\) ti\(\tilde{e}\) till s'\(\tilde{e}\) dif\(\tilde{e}\) till s'\(\tilde{e}\) dif\(\tilde{e}\) till s'\(\tilde{e}\) dif\(\tilde{e}\) till s'\(\tilde{e}\) dif\(\tilde{e}\) till s'\(\tilde{e}\) till s'\(

XXIII. lē vwayēdju do ptět rěs 306).

 î bē djö lö pǔ txīa l' mēr ĕ pœ lĕ djarĕn txīa l'xēvīa 307) s'ãnălĕn drīa lö krā mēdjīa dē nŭx.

txẽ ĕl-œn bĩ mẽdjīə, lĕ djərĕn dyĕ ā pŭ: « y'ĕmrō bĩ m'ãn-ălē ã kārœs!

 — ĕtã, dyĕ lŏ pŭ, ĭ m'ã vĕ ã fēr ĕn ĕvō nō krötx 308) də nŭx.»

txẽ ĕl fœ prāt, lĕ djərĕn mõtĕ ddẽ ĕ pœ dyĕ ā pŭ d' fĕr lŏ txvā.

- mwă, ệtr lợ txvā! mwă, lợ pũ dĩ mệr! tə rbộl! 309) ā dệ nyã! ĩ với bĩ ệtr cocher, mẽ p' lợ txvā!
- 2. vwăsi k' lệ bộr di mŭniə sə promne pệ li, ệ poe ệ s' moke d'yo.

mẽ lợ pử l'ặmyālặ tẽ k'ặl sə lạxặ ãbợrlę; ĕ pœ ĕprĕ lợ pữ lặ lãsĕ ā gălợ.

 $t\chi$ ẽ ξ fœn \bar{a} lęrdjə, ξ tr χ v ξ n ξ n ξ dy χ eyə ξ p χ e χ e χ e m χ e m

lě djəren dye a pu: «pra le, s'a de xi megrə dja!»

3. vwăsi k' lĕ no vñĕ, ĕ pœ ĕprĕ k'ĕl œn bĩ ritē, ĕl ĕrivĕn dẽ î käbărĕ.

lǫ̃ kăbărtīə, k' ētē în-ordyœyŭ, nə lē vlē p' kŭtxīə.

lợ pữ y prợmệxẹ l'ữa d' lẹ djarẹn, ẹ pœ lẹ bọr k' y ã frẹ ữ tợ lẹ djợ. Les voyageurs de petite race. (Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: «J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

- Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!
- 2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: «Prendsles, c'est des si maigres gens!»

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

³⁰⁶⁾ Cf. le Conte de Grimm Nº 10: Das Lumpengesindel; vgl. J. Bolte u. G. Polivka 1, 75 ff. — 307) Le $\chi\bar{e}v\bar{i}\bar{\sigma}$ (Aj.) ou $\chi\bar{e}v\bar{i}\bar{\sigma}$ (Vd) est le clavier (clavariu), ou marguiller. — 308) C'est le mot habituel pour les coquilles de noix. — 309) Littéralement: tu reboules. Le mot $rb\bar{\rho}l\bar{e}$ signifie: redresser les quilles, « requiller »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « perdre la tête », quoiqu'on dise familièrement: t' $p\bar{\imath}\bar{\sigma}$ $l\bar{e}$ $b\bar{\rho}l$ = tu perds la boule!

ĕ lē fŏrĕ dẽ lĕ păkŭz 310) ā lõ d' lĕ tχōjĕn; mẽ lĕ bŏr vlĕ kŭtxīə dvẽ l'ōtā, vā lĕ mājnăt ā txĩ.

4. ã lệ pwēt dǐ djǫ, lǫ pǔ rēvwăyẹ lệ djərện. ĕ mēdjęn l'ūa, ĕ pœ txēpen lē krotx ā twenă.

ěl ãpitxĕn l'ēpdîyə dẽ ĩ pãnmẽ ³¹¹), ĕ pœ l'ĕdyœyə dẽ l'fōtœyə dĭ kăbărtīə, ĕ pœ ĕ s' sāvĕn ĕvō lĕ bŏr k' lē vwăyĕ pēsē.

5. lę servat s' yœv po fęr lo dędjuno; el no seve fer do fuo. lo metr vone a pese; e sere se me txu si panme, e pœ e s'egrefine to le me; e sene kom î buo.

ě s' lēxe txwă txu số fōtœyə, mê ě s' ryỗve ā pu vit: l'ĕdyœyə s'ētē pyếtē ātrə pē k'ã sĕ fĭdyūr.

ĕ dəvĭzĕ ³¹²) k' s'ētē lö pu k' ĕvē
djűa sē tö li, txē lĕ sĕrvāt vañĕ y
dīr k' tö sē vwäyĕdju da ptĕt rĕs
ētī pĕtxĭ.

ĕ djürĕ dālĭ kə də stə sūətx lĭ, ĕ n'ã vlē pŭ djmē pār pŏ lŏdjīə. Il les fourra dans la buanderie à côté de la cuisine; mais le canard voulut coucher devant la maison, vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf, et puis jetèrent les coquilles au fourneau.

Ils plantèrent l'épingle dans un essuie-main, et puis l'aiguille dans le fauteuil du cabaretier et puis ils se sauvèrent avec le canard qui les vit passer.

5. La servante se lève pour faire le déjeuner; elle ne savait faire de feu. Le maître vint à passer; il serra sa main sur cet essuie-main, et puis il s'égratigna toute la main; il saignait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil, mais il se releva au plus vite: l'aiguille s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui avait joué ces tours-là, quand la servante vint lui dire que tous ces voyageurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là, il n'en voulait plus jamais prendre pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).